

LE
PÈRE PEINARD



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 »
Trois Mois . 1 50

BUREAUX
31, Rue Cadet. — PARIS

Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois... 4 »
Trois Mois.. 2 »

ROUSSINS TRAITÉS

SELON LEURS MÉRITES A ROUBAIX

Ah, quelle chierie! Nous serient-ils, les sales merles de la Politique, avec leur débarbouillage d'honneur.

Mince d'honneur! Ils ont une cochonne de façon de l'entendre: s'ils en avaient pour deux liards, ils se foutaient avec le populo.

Quelle salade depuis une quin-

zaine! Les grands canards sont farcis de duels: c'est à croire que tous les journalisteux vont se mas-sacrer jusqu'au dernier.

Mais ouat! Quoiqu'il y ait des duels par douzaines, et des engeulades bougrement fadées, y a pas encore un machabée sur la planche.

Ils se font de gentilles écorchures; histoire de la faire à la chose devant le sexe.

Y en a pas un de tous ces bougres là, qui ait eu le poil de Lorion à Roubaix. Dame, ça se comprend! Lorion n'avait qu'une idée en tête, faire de la chouette besogne en faveur de la Sociale, tandis qu'eux ne pensent qu'à se faire de la réclame et à godailler aux crochets du populo.

Ils n'en ont pas fait grand pétard, les canards bourgeois de l'affaire de Lorion. Cependant, nom de dieu, un gas qui défend ce que vous appelez l'honneur d'une aussi chouette manière que lui, mérite qu'on en dise quatre mots.

Même sous Badingue, on en aurait fait grand flaffa: son coup vaut bien celui de Mégy!

Mais non, rien! A part l'Egalité, qui s'est fendu d'un article pas trop mouche, tous les autres grands torche-culs ont donné nature les tartines dégueulasses que la rousse leur a envoyées toutes mâchées. Ça se comprend! Ils n'ont qu'une chose dans la caboche, le trac de faire du tort aux patrons et aux gouvernants.

Un petit canard de Lille, qui est dans les pattes des guesdistes, le *Cri du Travailleur*, avait foutu dans son numéro du 24 août, la saleté suivante:

Où est Lorion? Qui a vu Lorion?

Nous avons appris de source certaine ce qu'est et où habite Lorion, ce matamore de l'Anarchie dont tout le monde connaît la fameuse équipée dans notre région et le rôle suspect qu'il joua dans l'affaire du journal la *Dépêche*.

Or, ce Lorion, c'est comme une énigme pour la police de Constans, il est introuvable. Nous ne savons même pas ce qu'il faut en penser de votre police, qui ne trouve ni Lorion, ni Doby.

Eh! bien, voici des renseignements certains qui nous donnent les motifs réels de l'introuvable de Lorion. Cet individu est anarchiste... mais anarchiste de gouvernement; il est de la race des Pourbaix et des Brenin. En voici bien la preuve par la lettre suivante que nous avons reçue et qui édifiera nos lecteurs sur le rôle du triste individu en question.

« Citoyen, je vous affirme que le pseudo-anarchiste Lorion est bien un agent provocateur. Cet individu a du talent et une audace sans égale; il dirige le pamphlet « l'International de Londres » journal policier bi-mensuel. Ce qu'il a fait à Lille, il l'a fait à Bruxelles, à Londres, à Saint-Quentin, à Verriers, etc. « Il opère au Havre actuellement. Je vous tiendrai au courant des nouvelles pouvant intéresser le parti socialiste. Salut fraternel. »

« X. »

Qu'en dites-vous citoyens?

Ce que nous en disons, nom de dieu! C'est que vous êtes des socialos à la manque, qui ne cherchez qu'à grimper sur l'épaule du populo. Vous trouvez que la police n'est pas assez bien faite, salops! Et vous dénoncez ceux qui viennent comme Lorion prêcher la révolte aux affamés.

Pauvres gobeurs, que ceux qui coupent dans vos discours, et se figurent qu'on serait mieux sous votre gouvernement qu'aujourd'hui. Tous les autoritaires se valent, nom de dieu! Si jamais vous teniez la queue de la poêle, y aurait rien de changé.

C'est pour avoir saecagé les bureaux du journal réac la *Dépêche* de Lille, qui comme vous, avait bavé sur les anarchos, que Lorion

avait été condamné à deux ans de prison.

Et c'est parce qu'il avait en réunion publique, secoué les puces au blousard Thivrier, ainsi qu'à Guesde, que vous l'avez dénoncé.

Tous les gas d'attaque qui viennent déranger vos plans, foutre en l'air vos montages de coups, sont des mouchards: c'est entendu!

Mais nom de dieu, tous ne sont pas disposés à endurer vos saletés sans rouspéter; Lorion est de ceux-là. Dès qu'il a eu vent de votre tartine, illico, il a pris le train pour Roubaix, et aidé des copains s'est foutu en campagne pour organiser une grande réunion publique et vous faire rentrer dans la gueule vos menteries.

Voici l'affiche annonçant la réunion:

Groupes anarchistes de Roubaix

Citoyens,

Nous accusons le journal le *Cri du Travailleur*, organe soi-disant socialiste, d'être l'instrument de la préfecture de police et de remplir le rôle de mouchard, en dénonçant les révolutionnaires en fuite pour avoir combattu les infamies des bourgeois.

Nous offrons de donner publiquement des preuves de ce que nous avançons; et nous invitons les chefs de ce canard, particulièrement le lâche calomniateur qui, dans le numéro du 24 août, a dénoncé notre ami Lorion sans avoir le courage de signer son article, à venir se disculper des preuves que nous aurons, d'une façon palpable, à la grande réunion publique organisée à cet effet pour le samedi 6 septembre, à 8 heures 1/2 du soir.

Les travailleurs devant être témoins de la lâcheté des uns et de la loyauté des autres, l'entrée sera libre et gratuite.

La rousse est vent de l'arrivée à Roubaix de Lorion, et vers cinq heures du soir, deux roussins le dégottaient dans l'estaminet où il logeait.

Quand ils frappèrent à sa porte, Lorion ouvrit, tenant un revolver à chaque main; quand il vit de quoi il retournait, il ne fit ni une ni deux: il tira plusieurs coups, fonça sur eux et dévala dans la rue.

S'il s'était laissé arrêter comme un jean-jean, c'est le *Cri du Travailleur* qu'aurait pas manqué de dire: « Eh! vous voyez, le fameux Lorion, ses compères de la police sont venus le suer au bon moment, pour qu'il n'ait pas la peine de venir en réunion... »

Eh foutre, Lorion ne pouvait pas faire autrement que de brûler la gueule aux roussins! Comment, un homme est accusé, il vient pour se défendre en public, et la police choisit juste ce moment pour l'arrêter?

Malheureusement, malgré tout son sang-froid, le pauvre copain n'a pu s'échapper; et cela grâce à la gnolerie du populo qui coupe toujours dans les panneaux de la rousse.

« A l'assassin!.. Il a tué sa maîtresse!... Il a tué une femme!... » que criaient les vaches, pour exciter les imbéciles à courir après. Et ça n'a pas manqué, nom de dieu, sans raisonner, une foule de types ont fini par l'agripper.

Eh, nom de dieu, faut jamais donner la main à la police, contre qui que ce soit! Si on n'a pas le nerf de foutre un croc en jambe au roussin qui veut empogner

quelqu'un, que du moins on soit assez propre pour ne pas l'aider dans son sale métier.

Y a pas d'erreur, mille bombes; ceux qu'ils veulent arrêter valent toujours mieux qu'eux et les jean-foutres qui les commandent.

Lautile de dire que Lorion a salement cocoppé. C'est pas tant dans la lutte, qu'une fois que les rous-sins l'ont tenu au poste; là, alors qu'il ne pouvait pas leur rendre les coups, ils l'ont aux trois quarts assommé.

Lundi il a été transféré à la prison de Lille. Les autorités avaient bougrement le trac que ses amis viennent le délivrer.

Pour lors on a fait courir le bruit qu'on l'avait amené sitôt après son arrestation; et comme ça ne prenait pas, le lendemain les canards bourgeois repiquaient au trac en contant un nouveau mensonge, et annonçant son départ pour huit heures du matin.

Ce n'est qu'à trois heures de l'après-midi que quelques aminches le virent passer sur la Grande-Place, enchaîné, un gendarme de chaque côté et entouré de toute la séquelle policière de Roubaix, pour aller prendre le train.

Ca fait rien, tas de bandits! Lorion a fait son devoir, pour la Sociale et pour défendre sa liberté. D'autres suivront son exemple, et vous n'êtes pas si forts que ça; sans la foule, un homme seul vous faisait trembler. Ah, nom de dieu, si le populo voulait, vous seriez vite élouffés!

Ce qui vient de se passer en est la preuve.

AUX COPAINS

A partir de ce jour les bureaux du Père Peinard perchent 31, rue Cadet. C'est là que désormais les camaros de province doivent adresser leurs babillades, toujours au nom de l'Administrateur du Père Peinard.

En outre, y aura au bureau tous les jours un copain en permanence, dans la matinée de 9 heures à midi.

Saloperies Magistrales

Les marchands d'injustice ont tous le Père Peinard dans le nez, ça se comprend, nom de dieu! Aussi ils ne ratent pas une occase de faire des mistouffes aux bons bougres de camelots qui le gueulent dans les rues.

On m'a dit, y a une dizaine de jours seulement, qu'à Paris, les flicks avaient coffré plusieurs camelots qui vendaient l'affiche du 14 juillet. Les pauvres bougres se sentent si faibles et si petiots en face des roussins, ils sont tellement habitués à ce qu'on leur donne tort, qu'ils préfèrent se laisser coffrer sans roupêter, ça leur coûte meilleur marché.

Tout de même, nom de dieu, ils auraient bien pu faire savoir au Père Peinard la crapulerie dont ils étaient les victimes: turellement c'est pas parce que je ferai du fouan qu'on leur rendra justice, néanmoins on aurait profité de la circonstance pour coller un glaviot sur la tronche aux fripouilles.

Eh foutre, c'est pas qu'à Paris que les enjuponnés et leur clique emmerdent les gas d'attaque; voici une babillarde que je reçois d'un bon lieu de Bordeaux:

Père Peinard,

Je viens d'être frappé de cinq francs d'amende plus les dépens, pour vente du Père Peinard et de l'affiche-supplément: ce qui montera probablement à une vingtaine de francs.

On m'a poursuivi pour ne pas avoir fait la déclaration de marchand de journaux. J'ai eu beau dire que je l'avais faite, ils n'ont pas voulu m'écouter.

J'ai été à la mairie chercher une nouvelle déclaration, avec le duplicata de l'ancienne qui datait de 1885. Quand on m'a cité, le 3 septembre, j'ai démontré aux enjuponnés que j'avais fait la déclaration: ils n'ont pas pu me frapper de cette manière, alors ils ont biaisé.

Le juge demande à son acolyte ce que c'était que ces écrits; celui-ci lui répond que c'est « le Père Peinard, qui traite les autorités de crapules, de cochons, de voleurs, et dit merde, et toutes les saletés possibles. »

Alors ils farfouillent dans leurs sales lois et me disent que je dois montrer ma déclaration à toute réquisition, en conséquence ils m'ont condamné.

Mais comme tu le penses, toute la fripouille des enjuponnés en sera pour ses frais; je ferai mon possible pour ne pas leur foutre un radis, car je ne gagne déjà pas de trop pour moi et ma famille, pour aller foutre de l'argent à cette bande de feignasses et de voleurs.

UN CHAND DE JOURNAUX

PLUS DE LOUPIOTS!

Depuis un certain temps, on parle bougrement de la dépopulation de la France. Paraît que le populo ne fait plus de gosses: si ça va de ce train, d'ici quelques dizaines d'an-

neés, les fripouilles du gouvernement ne sauront quasiment plus où dégouter des gas de vingt ans, pour les abrutir dans les casernes.

Turellement, les grosses légumes se sont foutu la caboche à l'envers pour que les mères se mettent à faire des gosses, comme les chat-tes, — à la douzaine.

Oh! y a pas de danger que ces andouilles aient reluqué d'où vient le mal! Ils n'ont pas songé que si les gosses diminuent, c'est tout bonnement parce que les pauvres bougres sentent trop les cent mille chie-ries de l'existence, et se disent: « Pas la peine de foutre au monde des petits malheureux..... y en a déjà bien de trop!... »

C'est la seule raison, nom de dieu! Arrangez les choses de manière que les bons bougres turbinent pour leur compte, et non pour celui des richards; que les gosses, arrivés à leurs vingt ans, ne soient pas foutus dans les casernes ou dans les claques; qu'il y ait de la croustille à gogo, que les pains de quatre livres, les bifteacks et le picolo soient à la portée de tous. — Et, nom de dieu, le Père Peinard vous le garantit: il en poussera, de la marmaille!

Oui, mais y a pas de danger que les grosses légumes adoptent ce remède, vu que pour le foutre à exécution, c'est à eux-mêmes qu'il faut d'abord tordre le cou.

Aussi, ils n'en pincet pas pour ce remède! Si la dépopulation les emmerde, c'est qu'ils ont le trac de manquer d'ouvriers et de larbins: ce qu'ils voudraient, c'est biaiser.

En fait de biais, ils ont accouché d'une idée biscornue: « Si on foutait un impôt sur les célibataires? » Et, sérieux comme des huitres, les bouffe-galette de l'Aquarium ont discuté la question.

A ce sujet, un aminche m'envoie une babillarde, d'où je coupe quel-

ques tranches ; ce fourbi d'imposer les célibataires le fout à cran !
Angoulême, 30 août.

Mon vieux Peinard,

« Bondieu ! Pour une idée, en v'la une qui n'est pas mince.

Je sais pas si t'es célibataire, vieil amiche ; dans tous les cas, si t'es comme moi, tu dois pas voir cette farce d'idée d'un bon œil.

Comment la sent-on à Paris ? En Charente, vieux camaro, elle pue réellement, la salope !

Nom de dieu, pourquoi impose-t-on le vieux célibat ? C'est-y parce qu'il est censé ne pas... travailler pour la patrie ?

Pas la peine, bondieu, de faire des gosses pour qu'on vous les envoie crever au Tonkin... et ailleurs. C'est-y parce que le célibataire vit sur le commun ?

Y en manque pas, foutre, qui vivent sur le commun !

Vivent sur le commun : tout un tas de galonnés, gros légumes et autres ; toute la pochetée des ensoutannés, des enfroqués, etc., etc.

Les imposer ? Pas de danger, camarlouches ! Les loups ne se mangent pas entre eux...

Ou allons-nous, bondieu ! C'est vouloir nous boulotter tous vifs !

Eh bien qu'on impose ! On verra si je remorquerai à l'appel. Qu'ils m'envoient ensuite un flick, ces grosses bedaines à fiente ! Ils sauront ce que je lui répondrai.

Et si le sergot dans un zèle à la mode, ne veut pas recevoir mes explications, in pacifleo, je lui foutrai un guon sur la gueule ! Ça sera autant de pris sur la peau de ces pignoufs crotlés.

Allons les zigues au célibat ; un peu de vent dans les voiles ! Et montrons à cette kyrielle de cochons que nous n'avons plus la frousse et que nous nous foutons de leur loi comme de leurs sales bobines, —

on attendant que notre patronne la Sociale te leur casse la tronche à ces mange-pain-perdu qui nous grugent de plus en plus.

Un gniaiff.

T'as raison l'ami, de gueuler contre cette loi, que les bouffe-galette veulent pondre : elle est du même tonneau que les autres.

Quoique ça, nom de dieu, je ne vois pas du tout ce que c'est qu'un célibataire ; en voilà un drôle d'oiseau que celui-là ! Y a guère que les types qu'on a châtés qui sont vraiment célibataires..

Alors quoi, cette loi sur qui portera-t-elle ? Sur les bons bougres qui ne sont pas mariés légalement ?

Mais foutre, par le temps qui court y en a des floppées qui se passent de l'autorisation de maire ou du ratifichon, et qui se foutent en ménage à la bonne franquette ; dans ces ménages y a des gosses à la clé souvent, et qui ne sont pas des aztèques, comme les mômes des richards.

Le père n'en sera pas moins légalement un célibataire ; et on lui foutra de l'impôt, quoiqu'il soit à la hauteur d'une demi-douzaine de gosses délurés !! C'est rigouillard, mais c'est comme ça, nom de dieu !

Pour lors, si je me gourre pas, ce qu'il y a au fond de cette question, c'est pas tant d'empêcher la dépopulation, que de coller des emmerdements dans les jambes du populo, afin de le forcer à reprendre le chemin de l'église et de la mairie — qu'il commence bougrement à oublier.

Toujours le grisou

Nom de dieu, cette peste là est plus que jamais d'actualité ! Il ne

cesse plus à St-Etienne : quand il il ne flambe pas, il étouffe.

Et vous croyez que depuis deux mois que l'alerte est donnée les grosses légumes ont fait quelque chose pour rendre les mines moins dangereuses ? Ah, nom de dieu, faudrait pas les connaître ! Oh des enquêtes, des ballades d'ingénieurs et de bouffe-galette, y en a eu, mais y a eu que ça, mille bombes.

Aussi le grisou continue à faire des siennes. Et il continuera, nom de dieu, jusqu'au jour ou les pauvres bougres auront assez de poil au ventre pour estourbir les jean-foutres des Compagnies, ainsi que les autorités.

Le 8 septembre, c'est au puits Châtelon qu'il venait d'éclater.

Mais c'est pas tout, hélas ! ce coup là les torche-culs bourgeois ont été forcés d'en parler ; mais avant déjà, le grisou avait fait des siennes.

Le jeudi 28 août, au puits Châtelus, un ouvrier remblayeur a été axphyxié par le sacré gaz, dans la cinquième couche.

Voilà un puits dont on ne parlait plus, depuis le terrible coup d'il y a trois ans. On voit qu'il est toujours aussi salement tenu, nom de dieu ; faudrait pas être épaté si un de ces jours il nous servait une fournée de cadavres rôtis.

A Saint-Etienne, il est du grisou comme de tout, maintenant : à force d'en parler, de se dire « il va éclater ! il va éclater ! » on s'y habitue et on en parle comme d'une bricole ordinaire.

— Vous en parlez comme s'il s'agissait des momies égyptiennes avec lesquelles les Bédouins font

cuire leur frichti ! que disait un copain de passage la-bas à quelques gas à poil.

— Que veux-tu ! ça arrive si fréquemment et nous n'avons pas encore le nerf pour nous y opposer et y mettre ordre.

A propos de grisou, c'est les marchands d'injustice qui viennent d'en commettre une gaffe.

Ils ont voulu foutre de la poudre de perlin-pimpin dans les quinquets des mineurs ; c'est ce qu'ils appellent, les chameaux « donner une satisfaction à l'opinion publique. » Pour lors, ils ont assigné le 3 septembre, en correctionnelle le directeur de la Compagnie des Houillères de Saint-Etienne et trois ingénieurs, sous prétexte d'homicide par imprudence commis le 3 juillet 1889 ; c'était l'explosion de Vervilleux.

Nom de dieu, ils ont pris le temps de la réflexion ! Y a de ça quatorze mois tout juste.

Pas besoin de dire que la petite comédie a été très réussie : entre crapules on ne se fait pas de bobo !

Les débats du procès sont dans le sac, la lecture du jugement aura lieu le 17 de ce mois : que diable, faut pas aller trop vite en besogne, quand il s'agit de richards.

Turellement l'accusation a été enlevée contre le directeur ; c'est un trop gros mossieu pour qu'on s'attaque à lui, même pour la frime.

Pour ce qui est des ingénieurs, pas de danger non plus qu'on leur égratigne les fesses. Parbleu, il a bien fallu que l'avocat bêcheur se fende d'un réquisitoire, sans

quoil y aurait plus eu ni accusés, ni accusations!

Mais vrai, il n'est pas méchant le réquisitoire : on voit bien que l'animal n'avait pas à faire à des bons bougres. Il s'est borné à dire : « écoutez ceci de l'accusation... »

« écoutez cela... »
Tant et si bien qu'à force d'écarteler, y aurait rien d'épatant que le 17 à la lecture du jugement, on fait de condamnation, les marchands d'injustice votent des félicitations à ces trois oiseaux de malheur.

Bast mes cockons ! Écartez tout ce que vous voudrez ; condamnez ou acquittez les bandits de la mine, le populo sait à quoi s'en tenir.

Mais foutre, que je revienne à l'explosion de grisou qui a eu lieu le 8 septembre, au puits Chapelon à Firminy.

C'était le matin vers 8 heures : au fond du puits, près de la recette, le grisou éclatait, foulant en l'air deux pauvres bougres qui étaient à 20 ou 30 mètres de là. Ensuite montant le puits comme une boule de feu, il venait flamber deux ouvriers dans le hangar du ventilateur.

Des deux premiers, l'un est mort, l'autre n'en réchappera sûrement pas ; quand aux deux qui étaient au ventilateur ils auront de la veine s'ils s'en sauvent !

Ce qui attriste le plus les charognes de la Compagnie, c'est que deux canassons ont été tués : or, pour avoir des canassons faut casquer, tandis que les mineurs, on en a toujours de trop sous la main.

Heureusement, nom de dieu, plusieurs mineurs se trouvaient en retard, sans quoi comme leurs aminches, ils auraient salement écopé.

Et tonnerre de Brest, y a pas à dire que les grosses légumes n'étaient pas avertis ! Bondieu, y en a assez d'explosions depuis un bout de temps pour qu'ils avisent.

Bien mieux, nom de dieu, les ouvriers avaient fait des pétitions, dénonçant le danger qu'on les forçait à risquer.

Ah ouat, les jean-foutres de la haute se moquent bien de tout ça ! Pauvres camaros, vous pourrez pétitionner à perpète, ça ne vous donnera pas deux liards de sécurité dans les mines.

Sacré pétard, en fait de pétitionnement j'en connais qu'un qui puisse avoir du succès : c'est le pétitionnement que les gas de Decazeville ont appliqué à Watrin !

PSITT ! PSITT !

C'est des oiseaux de nuit ; elles sortent quand vient le soir... Aux boulevards extérieurs, aux angles des rues, un peu partout, elles arpentent le trottoir, relinquant les types, cherchant à dégouter le client.

Que le triste existence que la leur, nom de dieu ! Elles sont méprisées quasiment par tout le monde : le moins qu'on fasse, c'est de les blaguer en pleine figure... Et y a pas, les malheureuses doivent sans rouspéter endurer les rebuffades, les engueulages, les crachats des passants.

Et on leur reproche d'avoir un



PSITT ! PSITT !

marlou! Mais bon dieu, faut réfléchir: c'est lui qui les retient dans la vie, elles l'aiment le type, c'est à lui qu'elles content leurs peines et s'il faut les défendre, il est là, nom de dieu. Oui, elles ont besoin d'amitié les pauvresses: elles en prennent où elles en trouvent.

Et ne blaguez pas, foutre! Y a plus de cœur, plus de vrai dévouement dans la carcasse d'une roussette que dans les beaux atours d'une demi-douzaine de richardes bougrement honnêtes.

C'est pas par plaisir, ni par goût qu'elles font la retape, allez. Il faut bouffer, mille bombes! Ça fait passer sur bien des dégôts.

..

Chaque fois que je vois un type crachant une salopise au visage de ces malheureuses, ça me fait quelque chose, nom de dieu.

On les méprise, — pourquoi? C'est pas par raison: c'est encore les jean-foutres de la haute qui en sont cause.

Car enfin, quand on rumine un tantinet, on est obligé de s'avouer que le métier qu'elles font n'est pas plus dégueulasse que de turbiner au profit d'un singe.

Comparons un peu la vie du prolo qui reste attaché à sa chaîne, en bon cabot resté fidèle à son maître, avec la vie de patachonnes que mènent nos filles:

A l'atelier, faut rappliquer à l'heure: un savon si on est en retard.

A tous moments le singe est sur notre dos, et quel crampon! — Faut rien dire, sans quoi on serait saqué illico. Il n'aime pas les réflexes, et faudrait pas, même quand il a accouché d'une bourde faramineuse, chercher à lui prouver qu'il s'est foutu le doigt dans l'œil.

Surtout faut bûcher dur, ne pas flanocher: le galeux n'aime pas ça.

Et pourquoi endure-t-on tout ça?

Pour quelques pièces de vingt sous, nom de dieu, que le singe aboule à la fin de la semaine.

On l'a dit souvent: les chevaux d'omnibus sont plus veinards que les pauvres bougres. Quand ils ne foutent rien on leur donne à bouffer tout de même. Les prolos se fouillent quand il n'y a pas d'ouvrage.

C'est du coup que ce n'est pas drôle: une fois sur le pavé faut dégouter de l'embauche. On va de porte en porte comme des mendigos, sans peur des rebuffades et des engeulades.

Hélas, tous n'ont pas la veine de trouver à vendre ou à louer leur peau!

..

La pauvre malheureuse qui fait le truc, et qui mille tonnerres, est notre frangine ou notre fille, que fout-elle?

Comme nous, elle cherche du turbin dans le public, et donne son corps pour un salaire.

Elle subit les caprices de l'homme qui casque, comme nous ceux du patron.

Elle ne turbine pas régulièrement; il y a de la Morté, — comme chez nous.

Quand elle se décatit, elle n'a — comme nous quand on vieillit, — d'autre perspective que l'hôpital, le dépôt de mendicité ou la Morgue.

Mais son métier est quelquefois bon; et si elle ne connaît pas l'amour, le pauvre bougre qui trime douze et quinze heures ne le connaît guère plus.

Ah, les aminches, ne les méprisons pas! Qui donc leur fiche la pierre? Qui donc braille que leur vie est déshonorable?

Ce sont les patrons, nom de dieu! Ces chameaux là savent qu'il faut de la morale pour leurs ouvriers,

surtout maintenant que la religion est foutue.

C'est pour quoi on nous farcit la caboche de *bons principes*.

On nous prouve clair comme du jus de chicou, que louer son corps pour un travail qui rapporte beaucoup de braise à un patron est une chose honorable et sainte.

Et on nous apprend à mépriser nos filles! Elles, nom de dieu, qui des fois nous vengent un peu.

Car enfin, si elles ont de la veine, elles frayent dans le grand, sont frusquées chouettelement, plument le fils de notre patron, et lui font dégorgier la belle galette que le père nous a fait suer. Les millions empilés par des grippe-sous sont vivement croqués par leurs belles que-nottes.

Ne leur foutons pas la pierre, nom de dieu! En turbinant nous faisons de l'inégalité, en faisant l'anoce elles font de l'égalité.

COUPS DE TRANCHET

Pour une charogne! — Les Jean-foutres de la haute se sont mis en tête de dégouter la carcasse de Mirabeau, qui, en 93, avait été foutue au charnier quand on apprit sa trahison.

Ils ont leur plan, les cochons! En l'honneur de cette charogne, ils feraient des fêtes épastrouillantes, ça leur ferait un truc de plus pour nous mener en bateau.

Pour lors, on farfouille un vieux cimetièrre, boulevard Saint-Marcel: si on n'y a pas trouvé Mirabeau, on y a trouvé la peste!

Plusieurs gosses sont déjà morts et y en a d'autres de malades: les grosses légumes se foutent bien de ça!

A escoffier! — Parait qu'il vient de naitre une princesse en Allemagne: c'est Guillaume le Teigneux qui l'a fait assavoir à Sa Jean-Foutrierie Carnot.

Eh! les copains de là-bas? Est-ce que vous la laisserez grandir, cette petite louve?

Gare là-dessous!

Y a un bout de temps, Sa Jean-Foutrierie Carnot foutait en liberté le jeune crapouillard Orléans; l'autre jour, c'est Morès, comte et marquis, qu'on priait de vouloir bien se donner la peine de décamper de Pélagos.

Elle va bien, notre garce de République! Rien d'épatant à ça: si rouges qu'ils soient, les gouvernants ont des intérêts pareils à ceux des aristos, — les uns et les autres sont de la haute. Quoiqu'on n'ait pas les mêmes idées, si on se chamaille, c'est toujours en douceur.

Aussi, quand, par hasard, les marchands d'injustice sont obligés de boucler un aristo, ils mettent des gants, — et turellement, au bout de quelques semaines, on lui ouvre poliment la porte de sa prison.

Mais quand c'est des bons bougres comme Martin, Tennevin, Malato et Gégout, ou bien d'autres, qui sont au clou, ah! foutre! ils ont le temps d'y moisir!

Oh! ça ne durera pas toujours comme ça, nom de dieu! Eh, tonnerre! on finira bien un de ces quatre matins, par gueuler avec Potier, un vieux de la Commune qu'a fait des chouettes chansons:

Gare là-dessous!
Tout nous pousse à la Sociale...
Gare là-dessous!
Les moutons vont manger les loups!

ACCOUCHEMENT

— Que que t'a mou pauvre copain ?
Tas la figure toute retournée ?

— Ya de quoi, mon vieux Peinard, jusque dans la maison ou je perché, il se produit des crimes ! Il vient de s'en commettre un — et pas par un purtin ou un idiot, non ! c'est un crime social, dont il faut accuser les riches, les gouvernants, les curés, toute la fripouillerie.

Parliné, les cochons qui nous musèlent ne les comptent pas comme des crimes, les faits pareils à celui que j'ai vu, parce que c'est eux qui en son responsables, nom de dieu !

— Conte, conte, l'aminche, que je fais.

— Samedi, vers 2 heures je rentrais à ma turne, rue des Jeuneurs, quand je reluqué devant ma porte une foule de curieux qui se bousculaient. Une pauvre ouvrière venait d'accoucher à l'atelier, et on était en train de la charger, sur un brancard pour la mener à la Maternité.

Le plus triste, nom de dieu, c'est que des gonzesses du même atelier rigolaient de ça !

« Ce sera demain votre tour, ne rigolez pas ! » que je fais. Et me voilà à les engueuler et à foutre carrément les pieds dans le plat.

Ça leur a donné à réfléchir, et de rigolardes elles sont devenues sérieuses.

« C'est bien malheureux ! Elle a accouché à l'atelier..., que fait l'une.

— Dis donc, qu'ajoute une autre, as-tu entendu ce cochon de patron, quand il a dit : « Cette vache pouvait bien aller véler ailleurs !... »

Tu penses, Père Peinard, si ça m'a foutu a cran. Ce que je l'ai engueulé, ce singe !

Et non, sacré mufle, elle ne pouvait pas aller véler ailleurs. Fallait

qu'elle turbine dans ton bagné pour nourrir l'enfant qui grouillait dans son ballon.

Avec ça que tu la payais lourd ! C'est pas avec les 35 ou 40 sous que tu fous par la gueule à tes ouvrières qu'elles peuvent perdre une journée.

Y a pas de maladies, ni d'enfantement qui tienne !

Ils me font rire, les gros pourris philanthropes qui pissent des larmes de crocodile sur la dépopulation. Foutez donc à croustiller au populo et il fera des enfants.

Après avoir bien gueulé, je me suis tiré ; les ouvrières étaient tout à fait sérieuses. Avant de partir, je leur ai encore lâché un mot.

« Et le loupiot, venu au monde sous une table de travail, que va-t-il devenir?... »

BABILLARDE DE MINEUR

S'il y a un cochon de métier c'est bien celui de mineur. Rien que l'idée qu'on s'enfoncé dans des puits bougrement profonds, suffit pour foutre le trac à ceux qui n'y sont pas habitués.

Et pourtant, dégringoler dans les puits c'est de la gnognotte. C'est quand on est au fond que ça devient terrible : y a pas à tortiller, nom de dieu, le danger est de toutes les minutes.

Quel est le mineur qui peut assurer qu'il sortira vivant ? On nous fait du battage avec le courage d'un tas de jean-foutres dont on a fait des héros, parce qu'ils ont su assassiner des pauvres tonkinois avec aplomb ! Eh, foutre ! S'ils ont tant de poil que ça, pourquoi donc qu'ils ne l'emploient pas plus utilement ?

Oui, mille bombes, on ne se rend pas compte de ça, parce que l'habi-

tude empêche de réfléchir ; mais c'est un sacré métier que celui de piocher le charbon à quelques centaines de mètres sous terre.

Je reçois d'un copain qui travaille dans le Pas-de-Calais une babillardarde, que les camerluches liront avec plaisir.

Mon vieux Peinard, Je tiens à te conter un petit morceau des cochonneries des patrons. Tu sais, ici, c'est tout des mines de charbon : les ouvriers triment comme des forçats, nom de dieu ! On descend dans ces trous 10 et 12 heures d'affilée ; je suis sûr que si les ouvriers des autres métiers nous voyaient turbiner, ils seraient effrayés.

Y a pas, nom de dieu, la rosserie des patrons est si grande qu'on doit se faire crever : « Crevez, disent les jean-foutres, il nous faut des bénéfices !... » Ah, sales charognes, c'est grâce à eux que les mineurs cassent, quasiment tous, leur pipe à l'âge de 40 et 50 ans.

Pour te donner une idée de la rapacité de ces fripouilles, voici : les ouvriers qui travaillent à la veine sont tous aux pièces, or on leur donne de neuf à dix sous par berline.

Pense un peu comme il faut suer pour abattre du charbon le plus possible ! Y a pas, faut emplir les berlines quand même. Si le terrain de la veine est mauvais, les richards s'en foutent, il faut arracher du charbon coûte que coûte. Des précautions pour garantir la carcasse des pauvres bougres seraient indispensables, — y a rien de fait : ça rognerait la part des actionnaires.

Aussi qu'arrive-t-il le plus souvent ? C'est que la mine foutue comme quatre sous est dangereuse et que les éboulements écrabouillent les pauvres bougres.

Et dire que tout en trimant comme des damnés les gas ne gagnent pas même de quoi donner à boulotter aux gosses !

Pas besoin d'ajouter qu'en plus de cette exploitation dégoutante, les crapules de la Compagnie n'aiment pas qu'on ronchonne. Les salops ont rendu leurs livrets à des quantités de bons bougres ; à cause de quoi ? Tout simplement parce qu'ils faisaient partie d'un syndicat ou bien parce qu'ils étaient un peu plus à l'œil.

Ab, bon dieu, quand donc qu'on frotera les abattis à tous ces tyrans ?

Un jeune zigue.

EN PROVINCE

Grenoble. — Ça ronfle bougrement là-bas. Y a eu une seconde conférence la semaine dernière ; environ 700 bons fieurs avaient appliqué ; malheureusement quantité ont été obligés d'écouter de dehors, la salle se trouvant trop petite.

Le compagnon Mollet a tenu le crachoir environ deux heures ; contre les enjuponnés d'abord, à qui il ne mâche pas leurs vérités ; ensuite contre les journaliers bourgeois qui vendent leur plume ; enfin contre le patriotisme, qu'il dit avoir été inventé par les grosses légumes pour abrutir le populo.

Les vautours qui nous gouvernent nous volent et nous écorchent à gogo ; pour nous donner le change ils nous envoient nous foutre des trempes avec des types des peuples voisins qui ne nous ont jamais rien fait. Pour lors, nos ennemis ne sont pas les travailleurs de l'autre côté de la frontière, mais toute la séquelle patronale et gouvernementale de tous pays, et c'est à eux

qu'il faut casser la margoulette. Il conclut en espérant que les bons bougres foutront un de ces quatre matins, le grappin sur les machines, et les feront tourner à leur profit, et non plus à celui des patrons. Après lui un autre copain. Munin fait ressortir combien ça sera hurf quand toute la vermine aura été écrabouillée; plus de voleurs ni de volés! Il ne restera plus que les autres. Ensuite la séance a été levée et c'est en chœur qu'on a poussé à pleine gueule: Vive la Sociale! Mort aux voleurs!

Roubaix. — Malgré l'arrestation de Lorion la réunion organisée pour le samedi soir a eu lieu.

Dans la rue, le populo emplié discutait sur l'arrestation; à l'entrée de la salle toute la police de Roubaix était en faction.

Quoique ça, à l'intérieur y avait au moins huit cent bons bougres. Le commissaire de police était sur l'estrade, il frimait bien l'animal; des pommes cuites auraient chouettelement fait sur sa gueule! Turellement il faisait un nez voyant qu'on ne nommait pas de président.

Pas besoin de dire que les sales types du *Cri du Travailleur* avaient fait les morts: aucun d'eux n'était venu.

Un chouette zigue, Bury, donne d'abord lecture de l'affiche et explique les faits; après lui un autre copain, David, démontre que Lorion a eu bougrement raison d'agir comme il l'a fait.

Ensuite Bury a lu la déclaration suivante: « Les citoyens réunis salle Dominique reconnaissent la lâcheté des dénonciations du *Cri du Travailleur* ne se présentant pas à la réunion pour leur démontrer qu'ils sont mou-chards, déclarent profiter de la première occasion pour s'en débar-

asser et approuvent le courage des anarchistes.

En outre, ils envoient leurs félicitations au compagnon Lorion. »

Allevard. — Ce petit patelin de l'Isère est très côté pour ses eaux souffrées; aussi des quantités de bourgeois, les poches farcies de notre pognon, s'envont y flanocher ou s'y guérir.

Dans le courant d'août, une grosse dame rapplique; l'hôtel était plein, le proprio lui dit, « en attendant que j'ai une chambre, je vais vous coller chez des amis... » Voilà qu'au bout de quelques jours la tyresse s'aperçoit qu'il lui manque une bague et des brillants. Oh! elle n'a fait ni une ni deux, elle va chez le juge de paix et turellement accuse la bonne de la maison où elle était.

Vous croyez qu'elle s'est demandée si elle n'aurait pas laissé ses bijoux chez elle, ou bien si on ne les lui aurait pas volés en route? Ce qui pourrait être, vu qu'elle ne les avait pas sortis à Allevard. — ah! aouat! Il est bien plus simple de causer des emmerdements à une pauvre fille.

Pas besoin de dire qu'un quart d'heure après sa déposition, toute la séquelle d'injustice était sur pied; juge de paix, greffier, gendarmes, rien n'y manquait! Dans la chambre de la bonne ils ont tout saccagé, ils ont farfouillé partout, lui ont fait défaire ses tresses pour barbotter dans ses cheveux.

Ils ont fait buisson creux, mais ils n'en ont pas moins foutu le trouble dans une famille gobée de tous.

Et voilà, il suffit d'une pouffiasse qui va potiner à un de ces sacrés chameaux d'enjuponnés pour causer des emmerdements à des gas chouettes.

Saint-Chamond. — Dimanche 7 septembre, a eu lieu une réunion des copains des différents groupes de l'arrondissement de St-Etienne, à laquelle assistaient une centaine de compagnons. La compagne de Pierre Martin, les compagnons Célard de Vienne et Jahn de Lyon avaient également rappliqué.

Discutant le procès de Grenoble et la situation que nous fait pour la propagande la rosserie du gouvernement à Constans, tous les camaros ont conclu à la nécessité de se sentir mieux les coudes. Ils ont parlé d'étendre et de resserrer les relations qui existent entre les groupes; pour ça ils ont décidé que la prochaine réunion régionale aurait lieu à Lyon, le 1^{er} novembre prochain.

Le compagnon Jahn a été chargé d'inviter les groupes de Lyon à s'occuper de son organisation et de faire appel à tous les groupes de la région: Vienne, Valence, Romans, Grenoble, Roanne, Tarare, etc., afin qu'ils ne ratent pas le rendez-vous et qu'ils participent aux discussions. Pour que tout aille bien, les groupes ne feraient pas mal de se foutre en relations avec les initiateurs et faire part des questions qu'ils désireraient mettre à l'ordre du jour.

Après ça, on a causé de la fondation d'un canard quotidien, et en décidant d'engager les groupes à donner leur adhésion et de se démancher pour hâter son apparition, on a échangé quelques vues sur le rôle du journal et sur la possibilité de le faire prendre.

Pour qu'il fasse de la chouette besogne, il faut qu'il soit lu par le grand public, pour ça, il faut qu'il soit gobé par tous les lecteurs.

Y a qu'un moyen, lui donner un format égal à celui des torche-culs bourgeois, y foutre une grande variété d'articles et de faits, et un tas

d'informations sur tout ce qui concerne la vie du populo en France et à l'étranger. Y a mèche d'avoir tout ça; pour la France avec l'aide des groupes, et pour les autres patelins par les zigues qui publient des canards anarchos locaux.

Tout ça doit être résolu dès le début, et il vaudrait peut-être mieux, faire appel à des adhésions plus nombreuses et attendre un bout de temps que de risquer de faire flasco.

Cette réunion, par la tripotée de gas chics qui y assistaient, autant que par l'intérêt des fourbis discutés, prouve que les réunions régionales ont bougrement du bon et qu'il faut en faire souvent.

Angers. — Les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolte* sont invités à se rencontrer le mardi 17 septembre à 8 h. 1/2 du soir, au café Henri Arnaud, boulevard du même nom (Doutre); on causera du journal quotidien.

Petite poste. — M. Agen — B. Saint-Quentin — B. Nièvre — M. Reims — G. Le Havre — C. Grenoble — R. Berre — B. Drocourt — N. London — C. Amiens — D. Morlanwelz — B. Mi-repoix — B. Saint-Nazaire — M. et U. Nantes — M. Tréle az — D. Montceau — E. Fontenay — W. Ivry — W. Flixecourt — L. Cette — G. Angoulême — Reçu galette, merci.

H. G. Z. — Renseignements en question sont toujours bons à connaître, envoie si tu peux; quand à être publiés y a rien de sûr, vu que c'est bougrement vieillot cette affaire là.

Grande soirée familiale et bal de nuit. — Samedi 13 septembre 1890, à 9 heures précises du soir, salle de l'Harmonie, 94, rue d'Angoulême, au 1^{er} étage; grande soirée familiale suivie d'un bal de nuit, au profit d'une œuvre de solidarité. — Chants, poésies, conférence, danses. Entrée: 50 centimes pour les compagnons; 25 centimes pour les compagnes.

D'ici une quinzaine, je raconterai

LES AVENTURES DU PÈRE PEINARD

En 1900

Quantité de types font les malins, parce qu'ils collent sur le papier des histoires du temps passé, ou même du présent : belle foutaise, nom de dieu!

Plus marlole que tous ceux-là, je vais vous conter l'avenir au xx^e siècle, quand la *Sociale* sera en marche. Pas besoin d'insister, hein? Les choses que je dirai arriveront : si vous n'y coupez pas les aminches, faites un brin de poirotage et vous les verrez, avant peu, défiler sous vos quinquets.

C'est en Algérie que ça se passera... Mais chut, j'en ai assez dit ; je vous ai foutu l'eau à la bouche, ça suffit!

DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Nîmes, aux kiosques du Palais et du Grand Temple.

Guisse, Mme Moreau.

Revin, Badré Mauguière.

Pamiers, Marcelin Rouaix.

Troyes, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.

Marseille, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce et dans tous les kiosques et marchands de journaux.

Berre, Rostaing.

Angoulême, Guillemain.

Bordeaux, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine.

Palange, 1, rue Saint-Sernin.

Arest, Balzagette.

Grenoble, Pélau, rue Très-Cloître.

Roanne, Bertranche, rue de Clermont.

Orléans, V. Guérin, 13, rue Royale.

Agen, Saint-Paul, md de journaux.

Toulon, Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Église et dans tous les kiosques de la ville.

Angers, dans tous les kiosques et tabacs.

Armentières, Malfoy, rue d'Ypres.

Lille, Hayard, rue des Arts.

Cambrai, Meert, aven. de la Gare.

Lyon, Bernard, 96, rue Moncey. — Mamez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.

Thiès, Chabas, place du Marché-au-Légumes.

Tarare, Nottin, libraire.

Montcau-les-Mines, Desalle, rue Centrale.

Reims, Mme Baudet-Lenglet, esplanade Cérés.

Blanzay, Dumilieu.

Fressenville, Videoq.

Flixecourt, Wasse Duchaussoy.

Avignon, Nouveau Bazar, place du Portail-Matheron.

Véron, Mme Chassédieu.

Alais, Codou, 18, rue Sabaterie.

Vienne, dans les kiosques et bureaux de tabac.

Brest, Mme Alliot, kiosque de l'avancée de la porte de Landerneau.

CHANSONS AVEC MUSIQUE

Le Père Peinard au Populo.

Y a rien de changé.

La mort d'un brave.

Les grands principes, je m'asse ois des sus!

Faut plus d'gouvernement.

Le Chant des Peinards.

L'Internationale.

Le droit de l'existence.

DEUX RONDS CHAQUE, adresser les demandes au PÈRE PEINARD,

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux..... 0.15

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard,
120, rue Lafayette, Paris.